pam
WM170
1907
A92c

ur A. AUMAITRE

ULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
L'HOTEL-DIEU DE CLERMONT-FERRANT
XTERNE DES HOPITAUX DE PARIS
MAISON DÉPARTEMENTALE DE LA SEINE

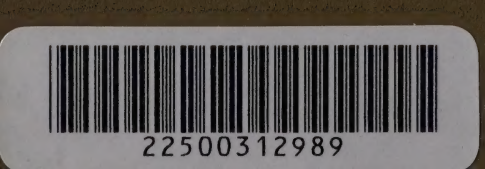
Contribution à l'étude

de

l'Hystérie religieuse

Mme GUYON

PARIS
LIBRAIRIE DES FACULTÉS
A. MICHALON
26, rue Monsieur-le-Prince, 26
1907


22500312989

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE

L'HYSTÉRIE RELIGIEUSE

46901

Docteur A. AUMAITRE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
EX-INTERNE A L'HOTEL-DIEU DE CLERMONT-FERRAND
ANCIEN EXTERNE DES HOPITAUX DE PARIS
EX-INTERNE A LA MAISON DÉPARTEMENTALE DE LA SEINE

Contribution à l'étude

de

l'Hystérie religieuse

Mme GUYON

PARIS
LIBRAIRIE DES FACULTÉS
A. MICHALON
26, rue Monsieur-le-Prince, 26
1907

WELLCOME INSTITUTE LIBRARY
Coll. welMOmec
Coll. pam
No. WM 170
1907
A92c

A MON PÈRE

A MA MÈRE

A MES AMIS

A MES MAITRES

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR DÉJERINE

PROFESSEUR D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

MÉDECIN DE L'HÔPITAL DE LA SALPÊTRIÈRE

AVANT-PROPOS

Au début de ce modeste travail, nous tenons à adresser nos remerciements émus aux maîtres qui ont contribué à notre formation médicale.

Nos premières études se firent à Clermont-Ferrand. MM. Bousquet, Planchard et du Cazal, dont nous eûmes l'honneur d'être l'interne, nous donnèrent nos premières leçons cliniques. Nous ne saurions oublier MM. Maurin, Billard, Bide, Dieulafé, Lepetit, Pojolat ; à tous nous adressons l'expression de notre affectueux souvenir.

A Paris, M. le Dr Petit, chez qui nous fûmes stagiaire, nous perfectionna dans l'étude du cœur et M. le Dr Bar nous initia à la pratique des accouchements. Ils nous ont laissé le souvenir de maîtres bons et affectueux et garderons toujours une place dans notre mémoire.

Chez M. le professeur Déjerine, dont nous fûmes l'externe, nous étudiâmes les maladies nerveuses, et

l'enseignement familier du maître rendit passionnants pour nous, les mystères si ardus du système nerveux ; nous le remercions d'avoir bien voulu accepter la présidence de notre thèse et l'assurons de notre attachement.

Nous ne saurions oublier nos maîtres de Nanterre, les Drs Raymond, Laugier et surtout le Dr Sapelier dont nous eûmes l'honneur d'être l'interne et qui n'a pas peu contribué à étendre nos connaissances médicales, en faisant revivre pour nous l'enseignement de son maître le professeur Potain.

Enfin nous remercions nos amis Lebraly, Jacquemin et Barse, professeurs de lettres, qui ont bien voulu nous aider de leur puissante érudition et ouvrir à un profane, ce temple des lettres qu'ils gardent avec un soin jaloux.

INTRODUCTION

S'il est une chose ancienne, c'est évidemment l'hystérie religieuse.

Pour faire son histoire, il faudrait remonter aux origines du monde et passer en revue toutes les religions qui ont fleuri tour à tour à la surface du globe. Cette fréquence de l'hystérie religieuse s'explique pour nous de deux façons ; les phénomènes de la grande névrose ont une allure si bizarre, leur apparition et leur disparition sont souvent si spontanées, si inattendues, les grandes crises avec leurs attitudes passionnelles, leurs mouvements clownesques, leurs émissions de larmes ont quelque chose de si mystérieux, de si terrifiant, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que les peuples primitifs aient considéré les hystériques comme des hommes où se manifestait la volonté de Dieu ; il leur semblait impossible de pouvoir attribuer une cause naturelle à des symptômes aussi en dehors des lois de la nature, et à travers ces phénomènes, leur intelligence imaginative voyait agir les bons et les mauvais esprits.

La seconde cause est le bouleversement profond que produisent, dans certaines mentalités faibles, les redoutables mystères des religions. Dans cet élan vers Dieu, dans ce magnifique détachement des choses de ce monde, l'âme où la volonté ne mesure pas sévèrement toutes les pensées, se renferme volontiers dans un sentiment unique ; ce sentiment (amour de Dieu, terreur de l'enfer, besoin de s'anéantir, etc) s'exalte jusqu'à l'infini. En même temps d'autres facultés s'atrophient, les centres qui président aux fonctions diverses s'engourdissent. Dans cette mort lente en Dieu, qui est réservée à certains élus, le moi se désagrège, les synthèses se font mal. Tandis que l'intelligence s'élève à des conceptions sublimes, dans les régions inférieures, les sentiments croissent en désordres, s'étouffent, se mêlent en amas monstrueux, des sensations ébranlent brusquement tout l'être, d'autres passent inaperçues ; des parties du moi se détachent, certain centre devient hyperexcitable, tel autre ne réagit pas ; le contrôle n'est plus. L'hystérie est à la porte.

Quand on pense aux troubles terribles que la religion a produits chez des êtres comme Pascal, on comprend quelles en doivent être les immenses répercussions sur des intelligences faibles et maladives. Combien sont rares, le calme, l'eurythmie d'un Bossuet. Tandis que chez lui la religion a exalté l'homme dans toute sa force, chez d'autres moins résistants, les mystères de la Divinité ont créé le déséquilibre et la névrose.

Ajoutons à ces deux grandes causes la contagion de l'hystérie. Les grands rassemblements de fidèles, l'exal-

tation nerveuse par les chants, les cierges, les images de martyrs, les idées d'amour surpra-terrestre, quel ensemble de causes pour propager une hystérie qui se manifeste et qui va s'étendre comme une onde à la surface d'une eau tranquille.

Les religions ont varié selon le caractère des peuples, les manifestations de l'hystérie religieuse ont varié avec le caractère des religions. Chez les Hindous, dont la religion conseille l'anéantissement dant le néant divin, les fakirs s'immobilisent dans une contemplation perpétuelle, deviennent des objets insensibles aux choses extérieures. Chez les Grecs, ce peuple si irreligieux, qui laissa passer saint Paul avec indifférence et qui ne conçut ses dieux que comme de beaux hommes, nous ne trouvons plus cet élan mystique vers la Divinité qui caractérise les religions. Les manifestations de l'au-delà causaient à ce peuple d'artistes une impression d'horreur ; la crise d'hystérie fut chez eux la manifestation d'une divinité jalouse et terrifiante ; ils ne connurent pas le reste.

Chez les chrétiens au contraire, la possession de Dieu n'a plus ce caractère terrible. Ce sont les extases amoureuses d'une sainte Thérèse, les plaies de Jésus sur le corps d'un saint François de Salles, les embrasements d'une de Chantal. L'attaque est réservée aux démons ; l'hystérie convulsive, c'est la possession du malade par un esprit impur ; que de belles guérisons furent obtenues par la suggestion et la persuasion !

Dans cet immense champ d'étude, nous avons rencontré une figure séduisante, un peu effacée maintenant

par les siècles qui ont passé sur elle, une de ces épouses du Christ, aux touchantes aberrations et qui vinrent trop tard pour être des saintes. Nous avons nommé Mme Guyon.

LA VIE DE Mme GUYON

Jeanne-Marie Bouvier de la Motte naquit à Montargis le 13 avril 1648, un mois avant terme, à la suite d'une frayeur que sa mère avait eue. Elle était d'une ancienne et dévote famille. On peut dire qu'elle passa son enfance abandonnée à elle-même, et cette solitude morale exalta sa sensibilité déjà maladive. Son père occupé à sa charge de procureur du roi, sa mère passant ses journées à l'Église, elle eut tout le temps de réfléchir aux terribles mystères qu'on lui enseignait. Semblable à Joas élevé dans le temple, elle se sentait près de Dieu, les vaines agitations du monde ne l'en séparaient pas, tout se taisait entre elle et le Créateur ; elle n'avait qu'à l'aimer, elle ne conçut que l'amour.

Les promenades ombragées du canal, la forêt recueillie, les prairies de la vallée du Loing y furent-ils pour quelque chose ? Les leçons du couvent et les lectures y furent pour beaucoup.

Elle fut au couvent à deux ans et demi. Des Ursulines, elle va aux Bénédictines, de là elle revient aux

Ursulines où elle reçoit les leçons de sa sœur, femme distinguée, aimante et sage, passe aux Dominicaines où elle a la petite vérole, va faire sa première communion aux Ursulines, d'où elle sort à douze ans. Dans ces nombreux séjours, elle écouta la vie des saints et rêva du martyre : plusieurs fois elle le demanda à ses maîtresses. A cinq ans elle eut une vision de l'enfer qu'elle n'oubliera jamais ; elle ne pensait qu'au ciel.

Elle vécut dans la maison maternelle comme dans un couvent ; c'est là qu'elle lit les œuvres de saint François de Salles et de la bienheureuse de Chantal ; elle a une crise morale et dès ce jour, renonce au monde, s'enthousiasme pour l'oraison mentale.

Malgré ses désirs, son père ne voulut pas la faire religieuse. Elle revint au monde, un peu grâce à M^me^ de la Motte qui la poussait, grâce aussi à sa beauté qui était merveilleuse et qu'il fallait bien faire valoir.

Ici se trouve une période mêlée de distractions mondaines et de repentirs inconsolables; elle lit des romans, ce qui ne devait guère mettre d'équilibre dans son esprit. Ses parents la mènent à Paris, la marient avec Jacques Guyon, seigneur du Chesnoy de Champouillet et autres lieux. Elle avait alors seize ans.

Le ménage fut très malheureux. Son mari était goutteux, indifférent, sa belle-mère jalouse et accariâtre. Ils la ramenèrent à Dieu, je veux dire la dégoûtèrent tellement de ce monde, qu'elle n'eut d'autre consolation.

A dix-huit ans, elle apprend à connaître la duchesse de Béthune qui lui enseigne l'oraison mystique. A la

même époque, arrive de Cochinchine, un de ses cousins, missionnaire dont la vertu la charma. « Nous disions « ensemble l'office de la Sainte Vierge », raconte-t-elle ; « souvent il s'arrêtait tout court parce que la violence « de l'attrait lui fermait la bouche. Je ne savais pas « encore ce que c'était que celà. » Elle interrogea un religieux qui lui répondit : « Vous cherchez au dehors ce que vous avez en dedans, accoutumez-vous à chercher Dieu dans votre cœur et vous l'y trouverez. » Ces paroles furent comme un coup de flèche qui transperça son cœur de part en part. Dès ce moment elle aime Dieu plus que l'amant le plus passionné n'aime sa maîtresse. Cet amour était si continuel qu'elle ne pouvait penser à autre chose. Elle est comme plongée dans un fleuve de paix.

Dès lors, elle s'apprend à mortifier ses sens ; en moins d'un an, il sont assujettis. Mais elle est encore soumise à de dures épreuves, elle est déchirée entre la vanité et l'amour de Dieu. C'est dans ces tribulations qu'elle rencontre le P. Lacombe, barnabite qui jouera dans sa vie un si grand rôle ; il était grand, jeune, et avait l'air d'un saint. Elle le vit de passage à Montargis et pensait ne plus le voir.

En 1676, elle perdit son mari, mais elle avait déjà choisi un autre époux en la personne de l'enfant Jésus, avec lequel avait eu lieu son mariage mystique quelque temps auparavant. Malgré cela ses tourments ne cessent pas. Un jour, par hasard, elle écrit au P. Lacombe, et voilà qu'en disant la messe, celui-ci s'entend dire avec impétuosité par trois fois : Vous demeurerez dans un

même lieu. Le même jour Mme Guyon avait retrouvé sa sérénité.

Cependant depuis quelque temps elle était tourmentée de l'idée d'aller à Genève. Pourquoi ? Elle n'en savait rien. Saint François de Salles qui avait été évêque de cette ville et le P. Lacombe qui demeurait à Thonon devaient y être pour quelque chose. Après beaucoup d'hésitations elle part, laisse ses enfants sauf sa plus jeune fille qu'elle emmène. Arrivée à Annecy, elle renouvelle son mariage mystique avec Jésus, puis avec quelques filles, elle va fonder à Gex la communauté des Nouvelles Catholiques. Après un moment de découragement, elle est relevée par la venue du P. Lacombe. Dans la nuit, Dieu lui révèle qu'elle sera la pierre sur laquelle il bâtira son église ; un jour elle est malade et des phénomènes miraculeux président à sa guérison. Mais là comme partout ailleurs, elle fut persécutée ; elle se retire aux Ursulines de Thonon où elle écrit son livre merveilleux des *Torrents*. Elle y resta deux ans ; sa doctrine faisait des progrès ; on la trouva trop hardie ; elle dut s'éloigner.

Elle s'isole dans une petite maison au bord du lac de Genève ; elle ne peut y vivre en paix, l'Évêque de Genève la poursuit jusque-là et enfin l'invite à quitter son diocèse avec le P. Lacombe. Ils partent ensemble, ce qui fait beaucoup parler d'eux. Ils arrivent, lui à Verceil, elle à Turin, chez la marquise de Pruney ; nouvelles persécutions. Ils repartent et le P. Lacombe l'accompagne jusqu'à Grenoble ; elle y fonde une petite église et dans une fièvre d'inspiration, elle écrit en

quelques mois son explication de l'Écriture Sainte qui emplit vingt volumes. Encore une fois l'orage éclate ; elle quitte Grenoble ; nous la suivons à Marseille, à Gênes, elle veut aller à Turin et arrive, malgré elle, à Verceil chez le P. Lacombe qui se fâche ; mais ils se réconcilient, fondent leur petite église et... doivent encore une fois, fuir, sous la persécution. Ils partent, on les voit se rejoindre à Chambéry, à Grenoble où elle retrouve ses enfants spirituels ; ils arrivent enfin à Paris en 1686.

Le P. Lacombe prêcha. Mme Guyon enseigna. La jalousie, l'ambition déçue les poursuivirent ; on fit entendre au roi que le Père enseignait la Doctrine de Molinos, il fut jeté à la Bastille ; de là il fut transporté à Oléron et autres lieux, enfin, il vint mourir fou au château de Lourdes.

A son tour Mme Guyon fut déclarée hérétique, et le 29 janvier 1688 enfermée à la Visitation Saint-Antoine. Elle subit sa captivité avec une résignation admirable, protesta sans cesse de son obéissance à l'Église ; les religieuses la considéraient comme une sainte. Enfin une de ses parentes, Mme de Miramion obtint sa grâce par l'intermédiaire de Mme de Maintenon.

A sa sortie de prison, elle alla demeurer chez Mme de Miramion. Elle fréquente la duchesse de Béthune, les duchesses de Chevreuse, de Beauvilliers et de Mortemart, Mmes de Saint-Géran, d'Haudicourt ; Mad. de Maintenon l'introduit à Saint-Cyr. Elle propage sa doctrine et séduit Fénélon. Le prélat en garda longtemps

l'empreinte et il fallut le jugement de Rome pour qu'il abandonnat sa théorie de l'amour de Dieu.

Elle voulut aussi séduire Bossuet. Au lieu d'un disciple, elle trouva un juge sévère qui brisa net ses amoureuses extravagances. Elle lui en voulut, elle crut qu'il ne comprenait pas.

Souple, elle se déroba, se soumit en apparence mais garda sa doctrine espérant ressaisir le Prélat.

Comme on la poursuit de toutes parts, elle demande un jugement ; il lui allait mieux de supporter la persécution que de discuter théologie ; à la faveur de l'auréole de l'innocence, elle comptait faire passer sa doctrine ; résiste-t-on aux paroles d'une martyre ?

On peut dire qu'elle subit les opprobres et les outrages. Hélas, elle n'eut même pas la consolation de voir ses livres approuvés. Au lieu de juges, on lui donna des censeurs. Sa religion fut solennellement condamnée par Tronson, de Noailles et Bossuet dans les articles d'Issy.

Elle avaitété attendre le résultat au couvent de Sainte-Marie-de-Meaux. Bossuet l'y persécuta, dit-elle, pour lui faire signer des hérésies. Néanmoins, il lui donne un certificat d'orthodoxie, à condition qu'elle n'enseigne plus. Mais il lui fallait des cœurs ; elle se cacha pour enseigner. Au bout de six mois, on l'arrête dans une petite maison du faubourg Saint-Antoine. Elle est enfermée à Vincennes, aux Filles de Saint-Thomas à Vaugirard, puis à la Bastille ; on peut dire qu'elle fut une des petites victimes d'une grande querelle, où il était moins question d'elle que de Fénelon.

Elle resta sept ans en prison. Le quiétisme étant terrassé, on s'aperçut enfin qu'il n'y avait rien à reprendre en elle. Elle sortit de la Bastille, sans haine contre ses bourreaux. Elle était vaincue.

Elle passa ses dernières années à Blois et y demeura dans le silence. Quelques-uns de ses fils spirituels lui restèrent attachés jusqu'à la mort ; mais elle ne se répandait plus.

Elle s'enferma dans l'amour de Dieu et mourut le 9 juin 1717 à soixante-neuf ans et demi.

DES PHÉNOMÈNES PATHOLOGIQUES QUE PRÉSENTA Mme GUYON

Dans sa thèse, M. Crouslé a dit que cette femme appartenait plus à la Médecine qu'aux Lettres.

Existe-t-il dans la vie de Mme Guyon des phénomènes pathologiques permettant de ranger cette femme au nombre des névrosées ?

Quels sont ces phénomènes et dans quel cadre nosologique convient-il de les ranger ?

En quoi ces phénomènes ont-ils influé sur sa mentalité ?

Voilà les questions qu'il nous a paru intéressant de résoudre.

En lisant attentivement ses biographes, il nous semble qu'on peut ranger les phénomènes que nous nous proposons d'étudier, en deux classes : les uns ont la physionomie hystérique, mais à coté de ceux-là, d'autres symptômes permettent de rattacher notre malade à un groupe encore assez mal défini grâce à l'étendue

et à la variété de ses manifestations, je veux parler du groupe des dégénérés supérieurs.

Dans sa jeunesse elle présente des symptômes bizarres :

« J'étais continuellement malade de maux autant *prompts* qu'ils étaient extraordinaires.

« Le soir je me portais bien et le matin on me trouvait enflée et pleine de marques violettes ; d'autres fois, c'était la fièvre. A neuf ans, il me prit un vomissement de sang si furieux que l'on croyait que j'allais mourir et j'en restai très affaiblie (*Vie*, t. I, p. 22). »

Cette cyanose localisée, ces œdèmes spontanés apparaissant brusquement, sans autres phénomènes concomitants, disparaissant de même, n'ont-ils pas tout à fait l'allure hystérique ? Est-il une maladie organique qui puisse donner cela ? Ni les cardiopathies ni le brightisme ne peuvent ici être invoqués ; les lésions nerveuses centrales ou périphériques, n'opèrent pas avec cette rapidité ; d'autres symptômes se seraient présentés ; or il n'en est pas question, la malade s'étonne elle-même de la bizarrerie de ces manifestations ; s'il s'était agi de lésions organiques quelle suite d'accidents s'en serait suivie dont il n'est jamais question. Mme Guyon aurait-elle atteint soixante-neuf ans avec une maladie bleue, par exemple ?

Les phénomènes fébriles sont plus fréquents. On voit des accès de fièvre dans l'incubation de la méningite, dans la tuberculose, dans la fièvre de croissance ; il y a des typhoïdes ambulatoires, des mammites de la puberté qui donnent de la température.

Mais il faut éliminer les maladies aiguës, car elles ne peuvent donner de la fièvre pendant toute une enfance ; leurs manifestations n'ont pas cette durée indéfinie ; l'ostéomyélite, certaines variétés de rhumatismes donnent naissance à ces intermittentes élévations du thermomètre ; mais ici pas de douleurs, pas de gonflement des articulations, pas d'abcès, pas de boiterie, une fièvre solitaire. Nous savons d'autre part combien les parents se piquent de trouver la cause des maladies de leurs enfants et combien ils étonnent le médecin par leurs conceptions pathogéniques; ici rien, M^me^ Guyon raconte seulement qu'elle a eu la fièvre.

Reste la tuberculose ; le vomissement de sang nous porte à penser à cette maladie. S'agissait-il d'une hématémèse? Mais un cancer, un ulcère, une exulceratio simplex, une gastrite se seraient accompagnées de douleurs, de dyspepsie, de vomissements alimentaires, il n'en est pas question. Penserons-nous aux varices et en particulier aux varices œsophagiennes ? Nous savons que cette affection se trouve surtout chez les cirrhotiques et M^me^ Guyon ne l'était sûrement pas à neuf ans. Songerons-nous au purpura ? M^me^ Guyon, il est vrai, présentait parfois de brusques plaques violettes, mais les plaques de purpura sont d'abord rouge vif ? L'hémopilie aurait donné des hémorragies plus répétées.

Pour ce qui est des hémoptysies, nous devons penser à l'hémoptysie tuberculeuse ? Mais quoi ! une tuberculose sans toux, qui après cela ne fait plus parler d'elle. Avec l'hygiène de cette époque, claustrée au couvent, s'accablant de privations, meurtrissant son corps,

Mme Guyon serait-elle morte si âgée ayant une maladie qui ne pardonne presque jamais ?

Pour nous, cette hémorragie brusque, sans douleur, solitaire, sans suite doit être rangée dans les phénomènes hystériques ; il en est de même de la fièvre.

Voici maintenant des troubles subjectifs de la sensibilité.

« Lorsque cette fille résistait davantage à Dieu, et qu'alors elle m'approchait, elle me brûlait, et lorsqu'elle me touchait, je sentais une douleur si étrange que le feu matériel n'en aurait été que l'ombre. Pour l'ordinaire, je me laissais brûler avec des violences inconcevables ; d'autres fois je la priais de se retirer, parce que je ne pouvais supporter cette douleur (*Vie*, t. II, p. 172).

Les termes sont assez explicites pour qu'on ne croit point à l'expression imagée d'une douleur morale. Qu'importe la cause ? Enlevons ce qu'il y a de mystique, le phénomène subsiste ; il y a là deux symptômes : un phénomène d'hyperesthésie, puisque la douleur varie avec la distance qui sépare la malade de la cause de ses douleurs ; et une transformation de la sensation perçue (allesthésie) ; phénomènes évidemment hystériques.

Mais ce qui est encore plus curieux ce sont les phénomènes de suggestion qu'exerce sur Mme Guyon le P. Lacombe.

« Notre-Seigneur me donna à l'égard du P. Lacombe une obéissance si miraculeuse qu'en quelque extrémité de maladie que je fusse je guérissais lorsqu'il me l'ordon-

nait, soit de parole, soit par lettre (*Vie*, t. II, p. 123).

Un jour elle tombe malade et les médecins la jugent en danger. « On avertit le P. Lacombe. Il partit aussitôt de Thonon, fit huit grandes lieues à pied pendant la nuit, et arriva à Gex. « Sitôt, dit Mme Guyon, qu'il entra dans la maison, mes douleurs s'apaisèrent, et dès qu'il fut entré dans ma chambre et qu'il m'eut bénie, m'appuyant les mains sur la tête, je fus guérie parfaitement, en sorte que je fus en état d'aller à la messe. »

« Comme il lui restait une forte toux, il fut convenu qu'elle irait chez les Ursulines de Thonon, pour y prendre du lait pendant quinze jours. Elle partit donc avec le P. Lacombe. Quand ils furent embarqués sur le lac de Genève, le Père lui dit : Que votre toux cesse, et elle cessa » (Guerrier, p. 68 § IV).

Voici un autre exemple : Il s'agit de la maladie qu'elle eut à Thonon, et qui dura plus de six mois ; elle croyait qu'elle allait mourir et en avait une joie extrême.

Le P. Lacombe revenu de Rome, à genoux près de son lit, observait les progrès du mal : « il voyait le visage pâlir, les yeux s'éteindre. Il demanda à la malade où était la mort ; elle mit la main sur son cœur. Alors Lacombe, d'une voix forte, défendit au mal de passer outre. Le mal se retira et Mme Guyon fut sauvée » (Guerrier IV, 76 ; *Vie*, 2e partie, ch. XIV).

S'agissait-il dans le premier cas d'une toux hystérique ? Dans le second cas de ces cachexies où conduisent l'anorexie mentale, la fièvre, la paraplégie, l'aboulie et cet état de prostration extrême où se renferment certains hystériques ? Nous avons vu de ces cas à la Sal-

pêtrière et qui furent justiciables de la psychothérapie. La main sur le cœur n'est-ce pas une attitude passionnelle ? Nous ne pouvons émettre que des hypothèses gratuites impossibles à contrôler ; mais une chose est certaine ; c'est que lorsque des phénomènes d'une intensité telle qu'ils font songer à la mort sont guéris par simple suggestion, on a à faire à une hystérique. Qu'un être sain et normal puisse être accessible à la suggestion, nous l'admettons volontiers ; mais à un pareil degré, cela nous semble impossible.

Nous n'en finirions pas si nous voulions suivre toutes les actions de cette dame qui ont une apparence hystérique. Mais presque partout elle frise la névrose ; on sent qu'elle côtoie un précipice où elle ne tombe jamais. Voici pourtant un fait qui nous a paru probant.

Écoutons Bossuet :

« Je trouvai dans la vie de cette dame que Dieu lui donnait une abondance de grâces dont elle crevait au pied de la lettre : il la fallait délacer, elle n'oublie pas qu'une duchesse avait déjà fait cet office ; en cet état on la mettait souvent sur son lit ; souvent on se contentait de demeurer assis auprès d'elle ; on venait recevoir la grâce dont elle était pleine et c'était là le seul moyen de la soulager (Bossuet. *Relat. sur le quiétisme*).

« C'est dans un de ces excès de plénitude qu'environnée une fois de quelques personnes « comme une femme leur eût dit qu'elle était plus pleine qu'à l'ordinaire, je leur dis, raconte-t-elle, que je mourrais de plénitude et que cela surpassait mes sens au point de me faire crever » ce fut à cette occasion que la duchesse

qu'elle indique et que personne n'apprendra jamais de ma bouche « me délaça, dit-elle, charitablement pour me soulager, ce qui n'empêcha pas que, par la violence de la plénitude, mon corps (corset) ne crevât des deux côtés. » Elle se soulagea en communiquant de sa plénitude à un confesseur qu'elle désigne et à deux autres personnes que je ne nommerai pas (Bossuet. *Relat. sur le quiétisme*, Sect. II, p. 6).

« Lorsque il me fallut délacer, c'était à Beynes, M^me^ de Charost y était et mon corps creva, je sentis alors comme une rivière qui trouvant une digue, remonte du côté de sa source (Lettre au duc de Chevreuse. In *Œuvres complètes* de Fénelon, t. IX, p. 19). « J'étais dans une si grande plénitude de Dieu que j'étais souvent ou sur mon lit ou alitée tout à fait sans pouvoir parler ; et lorsque je n'ai eu aucun moyen de verser cette plénitude, Notre-Seigneur ne permit pas qu'elle fut si violente, car dans cette violence je ne pourrais vivre (*Vie*, t. II, p. 233).

« J'étais quelquefois, si pleine de ces communications pures et divines... que je disais : O mon Seigneur, donnez-moi des cœurs pour me décharger de ma plénitude, sans quoi il faudra que j'expire » (*Vie*, II, 199).

Ces nombreuses citations suffisent à montrer qu'il ne s'agit ici ni d'un rêve, ni d'une simple contrariété comme en ont parfois les personnes nerveuses. Pour nous, il s'agit d'un début de crise d'hystérie ; un accès d'asthme peut survenir ainsi brusquement à l'occasion d'une contrariété, mais a-t-on jamais vu un asthmatique

se plaindre de plénitude et se coucher sur un lit pour mieux respirer ?

Même raisonnement pour les dyspnées toxiques, cardiaques, brightiques, etc. Mais cette cause occasionnelle purement intellectuelle, ce mutisme brusque, cette demi-perte de connaissance (puisqu'on la transporte sur son lit et on la délaça), cette sensation de plénitude, d'éclatement, de rivière qui remonte vers sa source (presque le globe hystérique), ce soulagement qui lui venait des personnes qui l'approuvaient, cette sensation de mort prochaine, tout plaide en faveur de l'hystérie, crise fruste et avortée, mais crise.

Notons qu'elle en eut de nombreuses fois.

« J'ai encore eu d'autres plénitudes qui m'ont fait beaucoup souffrir en différents temps et souvent je m'en déchargeais sur mes enfants les mieux disposés, et je sentais qu'il s'en écoulait de moi dans leurs âmes (*Vie*, t. III, p. 8).

Voilà pour l'hystérie. Nous entrons maintenant dans le domaine de l'hallucination.

Nous ne parlerons point de ses visions de l'enfer, ni de la chambre nuptiale où l'amena Jésus. Elle vit tout cela en songe, et si les sentiments qu'elle y montre ont quelque chose de bizarre, ils n'en constituent point pour cela les symptômes bien nets d'une maladie.

Ceci est plus probant.

« La nuit suivante, elle fut soudainement réveillée et au milieu d'un écoulement de grâce si douce, si pénétrante, et si pure qu'elle n'avait jamais rien éprouvé de pareil, une voix se fit entendre qui disait : « Il est écrit

de moi que je ferai votre volonté. Elle demanda à Dieu ce qu'il voulait et il lui fut répondu: « Tu es Pierre et sur cette Pierre, je bâtirai mon église. »

« Elle entendit encore la voix de Dieu la nuit suivante » (Guerrier, p. 66, ch. VI).

Dans sa petite maison près du lac Léman, il lui arrive des aventures qui font penser à la fameuse lapidation dont J.-J. Rousseau se crut victime à Motiers-Travers (Crouslé, p. 390. *Vie*, t. II, p. 158).

Ailleurs elle dit : Le démon devint si enragé contre moi, à cause des conquêtes que vous faisiez, ô mon Dieu, qu'il battait quelques-unes des personnes qui me venaient voir (*Vie*, II, p. 231).

A Paris, elle entend partout des voix malveillantes.

« Lorsque j'étais à l'église, je m'entendais railler derrière moi, et une fois j'entendis des prêtres qui disaient qu'il fallait me jeter hors de l'église. »

Voilà bien les hallucinations des persécutés ; mais ici encore M^me^ Guyon s'arrête et ne va pas jusqu'au délire.

Les troubles qu'elle présente sont hybrides et voilà qui va le prouver.

Elle avait de ces impulsions irrésistibles, irraisonnées qui poussent quelques malades à aller dans une direction donnée, à accomplir certains actes sans qu'ils puissent en dire le pourquoi.

Après la mort de son mari, c'est Genève qui attire M^me^ Guyon. Pourquoi? Elle n'en sait rien. François de Salles qui y avait été évêque, et le P. Lacombe qui était à Thonon étaient peut-être les causes obscures de

ces déterminations ; mais quels futils prétextes pour abandonner sa famille, ses enfants qu'elle aimait au delà de l'inimaginable, pour compromettre sa réputation, sa fortune. En réalité, elle était poussée par une force irrésistible. Il suffit de l'écouter pour être édifié. « Je résolus d'aller comme une folle, sans pouvoir dire ni motif, ni raison de mon entreprise...vous le vouliez, ô mon Dieu, et c'était assez pour entreprendre les choses les plus impossibles. »

En lisant ces paroles on ne peut s'empêcher de penser aux fugues des dégénérés ; remplaçons leur mentalité étroite par la sublime intelligence de M^me^ Guryon et nous aurons une dégénérée supérieure.

Veut-on maintenant savoir comment elle écrivit son livre des *Torrents*.

« En prenant la plume, dit-elle, je ne savais pas le « premier mot de ce que je voulais écrire. Je me mis à « écrire sans savoir comment, et je trouvais que cela « me venait avec une impétuosité extraordinaire. Ce « qui me surprenait le plus était que cela coulait comme « du fond et ne passait pas par la tête » (*Vie*, t. II, « p. 118).

« Si l'on veut faire quelque attention à la rapidité « avec laquelle Dieu m'a fait écrire tant de choses au- « dessus de ma portée naturelle, il est aisé de con- « venir qu'y ayant eu si peu de part, il m'est difficile, « pour ne pas dire impossible d'en rendre raison d'une « manière dogmatique. C'est ce qui m'a toujours porté « à dire que je n'y prenais aucune part » (*Vie*, III, p. 154).

La dernière phrase ne laisse-t-elle pas rêveur ? Le besoin d'écrire sans savoir ce qu'elle dirait, cette genèse presque inconsciente des pensées qu'elle transcrit quoi de plus mystérieux ? Le phénomène relève évidemment autant de la psychologie que de la médecine ; il est complexe : Retenons une chose, elle sent une volonté au-dessus d'elle, Dieu lui fait écrire ce qu'elle écrit, elle ne se juge pas responsable de ce qui est sorti de sa plume, elle dénonce elle-même l'impulsion.

Ajoutons qu'elle fut une persécutée.

Partout autour d'elle, les gens la décrient, la traitent d'infâme, nourrissent les plus noirs desseins. Ce fut souvent ainsi, « mais dit l'historien, il est prudent de se défier de son imagination. Elle était très capable d'inventer les faits, soit en rêvant, soit autrement, elle possède l'art de se donner toujours les plus belles apparences » (Crousté, p. 387).

Elle est poursuivie par les démons.

« Le démon devint si enragé contre moi, à cause des conquêtes que vous faisiez, ô mon Dieu, qu'il battait quelques-unes des personnes qui me venaient voir. Il y avait une pauvre fille d'une très grande simplicité qui gagnait sa vie de son travail ; c'est une fille qui a reçu de très grandes grâces de Notre-Seigneur.

« Le démon lui cassa deux dents dans la bouche, la joue lui enfla d'une prodigieuse grosseur, et il lui dit que si, elle me venait voir davantage, il lui en ferait bien d'autres. Elle me vint trouver en cet état et me dit dans son innocence : « Le Méchant, il m'a fait cela à cause que je viens à vous, il a dit des injures contre vous. »

Je lui dis de lui défendre de ma part de la toucher. Voyant qu'il était pris et qu'il n'osait la toucher (car il ne pouvait faire ce que Dieu lui défendait par moi) il lui dit bien des injures, fit devant elle des postures affreuses et l'assura qu'il m'allait susciter la plus étrange persécution que j'eusse jamais eue » (*Vie*, t. II, p. 231).

Quand elle arrive à Paris, sa foi lui fait des ennemis, mais que d'exagérations et d'invraisemblances dans son récit !

Elle accuse tout le monde ; son frère, le P. Lamothe, et l'official de Paris ourdissent une intrigue où on impute au P. Lacombe les erreurs de Molinos au moyen de pièces supposées ; on contrefait son écriture ; on leur dérobe des certificats de l'Inquisition attestant la pureté de leur doctrine, on met en campagne des agents mystérieux, on fait venir des dénonciations fausses des pays qu'elle avait habités et de lieux où elle n'était jamais allée (Crouslé, 441).

Son frère veut lui extorquer de l'argent, la faire fuir pour la rendre coupable et la perdre plus sûrement (*Vie*, t. III, p. 31).

« Il n'y a crime, d'infamie, d'erreur, de sortilège, de sacrilège dont on ne m'ait accusée » (*Vie*, t. III, p. 41).

On faisait toujours courir le même bruit de crimes horribles.

« Chacun criait contre moi et me regardait comme une infâme. Je portais tout cela avec joie et je vous disais : « O mon Dieu, c'est pour l'amour de vous que je souffre ces opprobres et que j'ai le visage couvert de confusion » (*Vie*, t. III, p. 32).

Que de noirceurs accumulées contre une femme inoffensive. Elle sait très bien qu'on ne la poursuit pas pour ces crimes. Quel intérêt auraient eu ses persécuteurs à construire d'aussi abominables machinations ; et comment, d'ailleurs, aurait-elle été mise au courant de ces intrigues ?

C'est à cette époque d'ailleurs qu'elle entend des voix qui la menacent derrière elle.

A la visitation où elle est enfermée, on l'interroge dans le dessein de la perdre, on contrefait son écriture ; autour d'elle tout est perfidie (Crouslé, p. 450) et cependant elle avoue qu'on lui veut du bien.

Les ennemis de P. Lacombe font **faussetés sur faussetés**, un abbé vient de Veneil pour déposer des faussetés.

Mais il faut la voir s'en prendre à Bossuet. Il répète ce qu'elle lui a confié sous le sceau du secret ; elle l'accuse de vouloir perdre Fénelon pour avoir le chapeau de cardinal (*Vie*, t. III, p. 177) ; il a promis la condamnation de M^me^ Guyon à M^me^ de Maintenon (*Vie*, III, 181) ; elle le taxe presque d'imposture parce qu'il refuse un témoin (*Vie*, t. III, p. 191) ; il reproduit ses lettres avec un ton plein de malignité.

Lorsqu'elle s'est retirée aux Filles de Sainte-Marie de Meaux, les persécutions du prélat redoublent. Il prétend la contraindre à signer qu'elle ne croit pas au Verbe incarné, il lui lit un certificat qu'il remporte. Un autre jour, il vient la visiter, au *risque de la faire mourir*, et à l'aide de violences et d'emportements il veut lui faire signer ce qu'elle ne veut pas. Il revient, plein

de fureur, il la menace, la maltraite, parce qu'il la sent douce et qu'il en use ainsi avec les gens doux tandis qu'il plie avec les gens hauts.

Elle lui demande la permission de quitter Meaux pour aller à Bourbonne ; en réalité elle fuit pour Paris mais selon elle, Bossuet est furieux, parce qu'en perdant la personne de Mme Guyon « il perdait toutes les espérances dont il s'était flatté », plus loin elle dit : « Il débita que j'avais sauté les murailles du couvent pour m'enfuir. »

Tous ceux qui connaissent Bossuet et son caractère, auront vite fait justice de ces accusations ; toute la vie du prélat proteste contre de pareilles insinuations. Entre une intelligence aussi solide et une névrosée, il n'y a pas à avoir d'hésitation. Mme Guyon serait-elle donc une menteuse ? Non, elle était trop vertueuse et cette délicate figure mystique n'était pas faite pour le mensonge. Elle interprêta mal certains propos, prit pour de la haine ce qui n'était que sévérité, mit dans certaines phrases ce qui n'y était pas ; elle fut une persécutée.

Comment en douter après les paroles suivantes : « Notre-Seigneur voulut que je visse tout au long la « vérité de cette affaire, il n'a pas permis que rien ne « m'ait échappé, non pour en vouloir à personne, puis- « que je n'ai jamais senti le moindre fiel contre mes « persécuteurs, mais afin que rien ne me fut caché, et « qu'en souffrant tout pour son amour, j'en fisse le fidèle « récit » (*Vie*, t. III, p. 22).

Elle est instruite par des songes de tout ce qui se

qui se machine contre elle (*Vie*, III, p. 9). Comment se trahir plus ingénuement ? Du moment qu'elle avoue puiser ses renseignements en elle-même, peut-on nier qu'il ne se produisit en elle cette accumulation lente de pensées hypémaniaques qui caractérise les persécutés ?

Tantôt il lui est dit par cette voix intérieure qui n'est autre que la parole de l'Époux que telle chose devait arriver. D'autres fois elle a eu un songe (Crouslé, 326).

Mais à côté de ces persécutions, quel orgueil la transporte au-dessus des mortels et la rend presque égale à Dieu. Cette femme qui présenta tant de phénomènes divers aurait-elle eu des accès de mégalomanie ? Elle nous fait penser à ces curieux malades qu'on a désignés sous le nom de circulaires ; car tantôt elle est sans force et sans volonté, tantôt elle écrit des volumes en quelques jours et se sent un pouvoir surhumain.

Elle est l'épouse de Dieu, tous les ans elle renouvelle son mariage mystique avec l'enfant Jésus (*Vie*, t. I, p. 185). Elle est la pierre que Dieu destine pour les fondements d'un grand édifice (*Vie*, t. II, p. 15 et 16). Elle va renouveler l'Église et le monde en leur communiquant la grâce et le sentiment de l'amour pur (Crouslé, p. 386).

Elle a une fille qu'elle peut sauver d'une mort imminente ; elle peut la laisser retomber et la guérir subitement. C'est qu'elle a un empire absolu sur les Démons qui tourmentent cette fille pour se dédommager du tort que M^me^ Guyon leur a fait (*Vie*, t. II, p. 126).

Elle a le pouvoir de Dieu sur les âmes :

« Notre-Seigneur me donnait le pouvoir d'un Dieu « sur les âmes. Je voyais que Dieu se faisait obéir en

« moi et de moi comme un souverain absolu. Vous au-
« riez fait en moi et par moi, mon Dieu, les plus grands
« miracles que je n'y aurais pu réfléchir. »

Dieu ne la charge point d'une âme sans son consentement.

« Depuis ce temps Notre-Seigneur ne m'a pas chargé d'une âme qu'il ne m'ait demandé mon consentement » (*Vie*, t. III, p. 104-105).

« Elle est la femme enceinte de l'Apocalypse destinée à être mère d'un million d'enfants spirituels (Lettres de Mme Guyon, au duc de Chevreuse. — *Œuvres complètes* de Fénelon, IX, p. 18).

Elle ne peut prier ni les saints ni la Vierge. « C'est que ce n'est pas à l'épouse mais aux domestiques de prier les autres de prier pour eux. »

Enfin que penser du songe où Dieu vient lui ouvrir la porte, la prend par la main et la mène dans la chambre nuptiale.

Cette femme faisait évidemment de la mégalomanie.

Mais hallucinations, impulsions, lypémanie, mégalomanie, comme tout cela chez elle est inconstant, fugitif, incomplet ; tout cela passe et ne laisse aucune trace Nous ne trouvons point cette chronicité, cette continuité qui sont le caractère des véritables délires. A mesure que nous avançons dans la vie de Mme Guyon nous ne constatons point d'aggravation des symptômes. Nous n'assistons pas à cette marche lente mais sûre des vésanies. Les phénomènes restent localisés, n'envahissent pas comme ailleurs tout le champ de l'intelligence ; celle-ci reste intacte, admirable. L'état normal est la règle,

les phénomènes pathologiques sont des éclairs fugitifs. On ne peut donc la ranger dans un ordre bien déterminé. De tous côtés elle nous échappe et se présente sous un nouvel aspect. Et d'autre part, quelle merveilleuse intelligence ; est-il quelque chose de plus beau que sa doctrine de l'amour de Dieu, et ne lui suffirait-il pas d'avoir séduit Fénelon ?

Donc devant ce polymorphisme des manifestations pathologiques, devant leur inconstance, devant leur fugacité, nous rangerons M^me^ Guyon dans le groupe des dégénérés supérieurs, sans préjudice de l'hystérie.

De l'influence de l'hystérie sur les sentiments religieux en général et en particulier sur ceux de Mme Guyon.

Si nous étudions les sentiments de Mme Guyon, là encore nous allons en plein dans l'anormal ; leur genèse, leur intensité, leur forme, leurs alliances, tout revêt un cachet de bizarrerie qui déroute au premier abord. Nous n'étudions plus ici une maladie plus ou moins déterminée, mais bien des sentiments pathologiques ; ces sentiments ne permettent pas de diagnostiquer l'hystérie, mais ils en portent l'empreinte indélébile ; derrière chacun d'eux on sent la main de la grande névrose.

La première chose qui nous surprend dans les sentiments de Mme Guyon, c'est leur intensité maladive, déraisonnable. Un sentiment apparaît, celui de l'amour de Dieu, par exemple ; il l'envahit toute entière et en chasse tous les autres ; elle se détourne de son mari, laisse ses amis, ses enfants, part elle ne sait où, aban-

donne ses devoirs, consumée toute entière par une passion qui n'admet pas de partage.

« Je fus soudain dégoûtée de toutes les créatures ; tout ce qui n'était pas mon amour m'était insupportable. »

« Je l'aimais (Dieu) et je brûlais de son feu parce que « je l'aimais de telle sorte que je ne pouvais aimer que « lui, mais en l'aimant je n'avais nul motif que lui-« même. Tout ce qui se nommait intérêt, récompense « était pénible à mon cœur (*Vie,* t. I, p. 116).

Plus tard elle se reproche ses infidélités à son bien-aimé (*Vie,* t. I, p 125-129-131) ; elle va jusqu'à coudre sur sa poitrine le nom de Jésus avec une grosse aiguille.

Elle s'adresse à Dieu d'une façon passionnée :

« Le dirai-je, ô mon Amour, que vous n'avez fait « cela que pour moi. » Et plus loin : « Le dirai-je, ô mon « Amour, qu'il y a en moi un amour, souverain pour « vous seul au-dessus de tout amour qui fait que dans « l'Enfer même, je serais contente dans la disposition « où je suis. »

Nous arrivons ici à l'anéantissement de toute personnalité. Comme elle le dit à Bossuet, elle ne saurait rien demander à Dieu, elle n'a plus de désir, plus de volonté. Comme une flamme exterminatrice, l'amour de Dieu a tout dévoré en elle.

La mort de l'âme n'arrive pas aussi complètement qu'elle le croyait, il lui restait des passions humaines, la nature lui disait qu'elle devait être épouse et mère. Elle reporte tout sur Dieu, elle en fut l'épouse, l'amante et ses sentiments ont ici quelque chose d'étrange, de

monstrueux qui scandalisa Bossuet et les juges d'Issy.

Elle aime Dieu, dit-elle, « plus que l'amant le plus passionné n'aime sa maîtresse ».

« Je savais par la foi que c'était Dieu qui possédait ainsi toute mon âme, mais je n'y pensais pas ; comme une épouse assise auprès de son époux sait que c'est lui qui l'embrasse sans qu'elle dise à soi-même : c'est lui, et sans qu'elle en occupe sa pensée » (Guerrier, p. 40 ; *Vie*, t. I, p. 101).

Le 22 juillet 1672, elle signe un contrat de mariage mystique avec l'enfant Jésus. « Je promets de prendre pour mon époux Notre-Seigneur enfant et de me donner à lui comme épouse, quoique indigne. » Elle le renouvelle tous les ans.

Plus loin elle raconte ainsi un songe qu'elle a eu :

En rêve elle se vit au sommet d'une montagne « au pied d'une seconde montagne, environnée de haies et qui avait une porte fermant à clef.

« Le Maître me vint ouvrir la porte qui fut refermée à l'instant. Le Maître n'était autre que l'Époux qui, m'ayant prise par la main, me mena dans le bois qui était de cèdres. Cette montagne s'appelait le mont Liban. Il y avait dans ce bois une chambre où l'Époux me mena et dans cette chambre deux lits. Je lui demandais pour qui étaient ces deux lits ; il me répondit :

« Il y en a un pour ma Mère et l'autre pour vous mon Épouse... Je vous ai choisie pour être ici avec vous...

« Il y avait dans cette chambre des animaux farouches de leur nature et qui vivaient ensemble d'une ma-

nière admirable ; le chat jouait avec l'oiseau, et il y avait des faisans qui me venaient caresser...

« Ce lieu ne respirait que candeur et innocence... »

Remarquons qu'elle nous représente ce songe comme un grand mystère, comme une communication divine ; quelle singulière confusion entre l'amour divin et l'amour humain et quels monstrueux alliages font tous les sentiments humains condensés sur le même objet.

Elle fut évidemment de ces âmes où les sentiments débordent, sortent de leur domaine, s'entrelacent si bien qu'on ne les reconnaît plus dans leurs bizarres assemblages. Son attachement pour le père Lacombe fut évidemment de l'amitié pour commencer. Mais était-ce simplement l'amitié qui l'attirait tout le temps vers lui, faisait qu'elle allait le relancer jusqu'à Verceil ? En quoi consistaient au juste ces communications silencieuses où leurs cœurs se parlaient le langage des anges ? Avec ses airs de saint, il est probable qu'il lui tourna un peu la tête et qu'un peu d'amour profane se mêla inconsciemment à leur amitié ? On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec M^me^ Guyon. Il lui a échappé de dire que le père Lacombe l'embrassait en venant de voyage. Mais à force de se fondre en Dieu avec le P. Lacombe, voilà qu'elle ne distingua plus le créateur et la créature et qu'elle confond Dieu avec le barnabite.

« Après que Notre Seigneur nous eut bien fait souffrir, le P. Lacombe et moi dans notre union afin de l'épurer entièrement, elle devint si parfaite que ce n'était plus qu'une entière unité, et cela de manière que je ne pus plus le distinguer de Dieu » (*Vie*, t. III, p. 2).

Voici donc les trois degrés suivis par Mme Guyon : 1° mélange de sentiments plus ou moins disparates appliqués à tort ou à raison à un même objet ; 2° application à un objet d'un sentiment qui ne lui convient pas (amour profane à Dieu) ; 3° confusion de deux objets unis à tort dans le même sentiment (le P. Lacombe et Dieu). En un mot monstruosité. C'est le deuxième caractère que nous appliquons aux sentiments de Mme Guyon.

Un autre caractère qui surprend tout d'abord, c'est la spontanéité, la brusquerie avec laquelle naissent ces sentiments. Ils apparaissent tout d'un coup à la suite de motifs futiles pour nous, comme si une impulsion brusque poussait Mme Guyon à les embrasser.

Veut-on savoir comment naquit son amitié pour le P. Lacombe ? Ce ne fut pas long.

« Sitôt que je vis le père, je fus surprise de sentir une grâce intérieure que je puis appeler communication et que je n'avais jamais eue avec personne. Il me sembla qu'une influence de grâces venait de lui à moi par le plus intime de l'âme et retournait de moi à lui, en sorte qu'il éprouvait le même effet » (*Vie*, t. II, p. 10).

Elle arrive à Genève, et en arrivant, elle se sent intimement unie avec saint François (Guerrier, p. 65).

Elle éprouve de l'attachement pour Fénelon avant de l'avoir connu.

« Quelques jours après ma sortie de la visitation du Faubourg Saint-Antoine, ayant ouï parler de l'abbé de F.., je fus tout à coup occupée de lui avec une extrême force et douceur. Il me semblait que Notre-Seigneur me l'unissait très intimement et plus que nul autre. Il me fut

demandé mon consentement, je le donnai ; alors il me parut qu'il se fit de lui à moi comme une filiation spirituelle... j'éprouvai un je ne sais quoi qui me faisait tendre à verser mon cœur dans le sien... le matin je le vis, nous restâmes quelque temps en silence, et le nuage s'éclaircit un peu. »

Son amour véhément pour Dieu, s'installa en elle brusquement.

« Ces paroles furent pour moi un coup de flèche qui « perça mon cœur de part en part. Je sentis à ce mo- « ment une plaie très profonde autant délicieuse qu'a- « moureuse, plaie si douce que je désirais n'en guérir « jamais. » Et à partir de ce moment elle ne sortit pas de l'oraison mystique.

Parfois elle se désespère ; puis brusquement elle revient à Dieu, c'est une résurrection.

« C'est en ce jour de la Madeleine, le 22 juillet 1680, « que Mme Guyon fut délivrée de toute ses peines et rena- « quit à la vie intérieure » (Guerrier, p. 56).

De pareils faits se voient fréquemment. N'empêche qu'ils sont l'exception et suscitent toujours l'étonnement. Éprouver de l'attachement pour une personne inconnue est assez extraordinaire et à part les phénomènes de télépathie qui ne sont encore qu'à l'état d'hypothèse, je ne vois guère qu'un état mental particulier pour expliquer cela. Le brusque attachement pour le P. Lacombe fut évidemment le résultat que devait avoir sur une âme mystique ses gestes et sa figure de saint ; mais ne fallait-il pas une prédisposition de la part de Mme Guyon pour se laisser ainsi pénétrer jusqu'au fond

de l'être et unir brusquement sa pensée à celle d'un homme qu'elle connaissait si peu ? La façon dont elle fut pénétrée brusquement de l'amour de Dieu fut évidemment le travail d'un long raisonnement intérieur, un feu sourd couvait en elle qui ne demandait qu'à éclater ; mais peut-on s'empêcher de s'étonner de la véhémence d'un amour si jeune et de cette transformation si complète de sa personnalité pour une parole?

Ses sentiments apparaissent brusquement ; mais aussi que d'inconséquences. Elle aime Dieu et ne pense pas à lui ; Dieu est en elle sans qu'elle en occupe sa pensée ; elle s'abandonne à Dieu et se rend irresponsable des fautes de son corps ; elle veut servir Dieu mais elle oublie que le premier devoir d'une chrétienne est d'élever ses enfants ; mais des devoirs elle n'en a cure ; pourquoi prier puisqu'elle est l'épouse de Dieu ? Elle serait heureuse même en Enfer, ne faisant ainsi aucune différence entre les mauvais et les bons puisque le bonheur est le même à condition qu'on sache aimer Dieu à sa manière. Elle veut se faire religieuse et pour y arriver elle contrefait l'écriture de sa mère pour envoyer une lettre à la supérieure afin qu'on la reçoive ; elle n'y voit aucun mal et qualifie cela d'innocente supercherie. Elle demande aux religieuses chez qui elle était de lui accorder le martyre, mais quand elles firent mine de lui trancher la tête avec un coutelas, elle s'écria : « Il ne m'est pas permis de mourir sans le consentement de mon père » (*Vie*, T. I, p. 43).

Tout chez elle dénote un manque complet de sens critique. Elle n'a jamais mis en doute ses voix inté-

rieures. Lorsque Dieu lui dit : « Tu es Pierre et sur « cette pierre je bâtirai mon Église » elle n'a pas un instant d'hésitation. Elle ne raisonne pas ses impulsions. Partout et toujours elle s'est crue l'envoyée de Dieu, chargée du renouvellement de l'Église et du monde. Elle s'attribue ingénument un empire absolu sur les démons (*Vie*, t. II, p. 130), le pouvoir d'un Dieu sur les âmes. Pas un instant il ne lui vient dans l'idée qu'elle ait pu faillir ; dans ceux qui la poursuivent elle ne découvre que perfidie, ce sont des épreuves que Dieu lui envoie, tous les grands saints n'ont-ils pas été persécutés ? Elle est l'épouse du Christ, elle ne voit point ce que cette idée contient de choquant et d'incommensurablement vaniteux ; et quand Bossuet lui reproche son orgueil, elle n'y comprend rien et l'accuse de vouloir la perdre. Sans cesse elle se réfugie en Jésus, fuyant les hommes qui ne la comprennent pas. Elle est étonnée de ne pas convertir Bossuet, elle se soumet humblement à tout ce qu'il dit, mais elle revient malgré tout à sa doctrine, ne veut pas croire que c'est elle qui est condamnée. Au point de vue du dogme, elle admettait tout ce qu'on voulait, mais pour ce que Dieu lui avait révélé il ne lui vint jamais dans l'esprit qu'il y pût rentrer une erreur.

Elle fut pétrie d'orgueil et d'orgueil inconscient. A chaque pas elle s'humilie, il est vrai ; tout ce qu'elle fait est l'œuvre de Dieu ; elle n'est que l'instrument passif et aveugle ; et pourtant que de pouvoirs miraculeux elle s'attribue. Certes elle met la gloire de Dieu au-dessus de tout, mais la sienne vient directement

après. Nous avons assez cité de preuves de sa naïve présomption pour qu'il soit inutile que nous insistions davantage.

Une chose curieuse entre toutes chez Mme Guyon, c'est, lorsqu'elle parle de ses sentiments, la tendance qu'elle a de transformer un phénomène purement psychique en un phénomène d'ordre physique. Nous sommes persuadés qu'à chaque phénomène psychique correspond un phénomène physique ; l'émotion donne de la tachycardie, l'attention de la vaso-dilatation du côté des yeux, la peur, de la pâleur de la face et de l'horripilation, etc. Chez Mme Guyon il y a plus que cette coexistence entre deux phénomènes, il y a confusion entre le phénomène psychique et le phénomène physique.

Exemple : Elle a à son service une fille qui résiste à Dieu. Lorsque cette fille l'approche, Mme Guyon éprouve une sensation de brûlure si intense qu'elle est obligée de lui dire de se retirer. Il est évident qu'en la voyant elle a la pensée des flammes de l'Enfer, elle matérialise son idée, celle-ci est transformée en sensation de brûlure.

Quand elle visite le Père Lacombe, il lui semble que la grâce coule d'elle à lui et revient vers elle.

Quand on l'initia aux secrets de l'oraison mystique, ce fut comme un coup de flèche.

« Je sentis dans ce moment une plaie très profonde autant délicieuse qu'amoureuse, plaie si douce que je désirais n'en guérir jamais » (*Vie*, t. I, p. 75).

Elle était trop sincère pour avoir fait cette image de

toute pièce ; elle dut ressentir le fameux coup de poignard des romanciers ; il y a ici plus qu'une comparaison.

Plus loin elle dit que son âme était collée à celle de Fénelon (*Vie*, III, p. 101). Elle se croit douée de la faculté de communiquer la grâce par une sorte d'influence physique (*Vie*, 147, t. II).

Lorsqu'elle ne peut la communiquer, la grâce l'étouffe ; on est forcé de la délacer, de la porter sur son lit ; le meilleur moyen de la soulager est de se réunir autour d'elle pour recevoir la grâce dont elle est pleine.

N'est-ce pas le plus bel exemple de transformation de l'idée en sensation ?

Enfin notons chez elle ce besoin de persécution, cet amour des douleurs, cette soif d'opprobres que nous trouvons d'ailleurs chez beaucoup de croyants.

Dans son contrat de mariage avec Jésus elle demande pour dot « la croix, les mépris, les opprobres ».

Quand elle parle des voix qui la menacent, elle ajoute : « Je ne puis exprimer combien j'étais contente au dedans, me délaissant tout à Dieu sans réserve. »

Elle perd en même temps son père et sa fille, qui lui étaient chers « au point que vous savez, ô mon Dieu! Mon état intérieur était tel que je ne pouvais être ni plus affligée par toutes les pertes imaginables, ni plus contente pour tous les biens possibles. Il faut avoir éprouvé ces douleurs délicieuses pour les comprendre » (*Vie*, I, p. 84).

Elle est toute dans cette dernière phrase; elle eut la volupté de la douleur.

Ainsi donc : intensité ; monstruosité ; inconséquen-

ces ; apparition brusque comme sous l'influence d'une impulsion ; absence de sens critique ; confusion des phénomènes physiques et psychiques ; orgueil inconscient ; volupté dans la douleur ; voilà ce qui nous a paru caractériser les sentiments de Mme Guyon.

Ces caractères sont-ils pathologiques ? Non, en ce sens qu'ils ne permettent pas de diagnostiquer une maladie. Oui, en ce sens que derrière eux on devine l'influence de la névrose.

Quelle est la part de l'hystérie? quelle est la part de la mentalité des dégénérés supérieurs ? Elle nous semblent à peu près égales. Une chose domine, c'est l'absence de contrôle, de mesure. La raison n'est point là pour guider, la volonté qui domine est absente. Il semble qu'on soit dans un jardin abandonné où certaines plantes sont devenues énormes, touffues, monstrueuses, où leurs racines ont rongé les fondements des murailles, tandis que d'autres plantes se sont atrophiées dans l'ombre anémiante ; on y voit des endroits luxuriants, éclatants de soleil, ailleurs on remarque des réduits sombres où pourrissent des arbres morts ; le maître est absent. Il en fut de même chez Mme Guyon ; ses sentiments poussèrent au hasard, les uns étouffant les autres, point de volonté pour élaguer ceux-ci, pour dégager ceux-là. Mais l'absence de contrôle n'est-elle pas aussi bien le caractéristique des dégénérés que des hystériques ?

En faisant cette étude nous n'avons pas cru sortir du domaine médical.

Nous n'avons pas voulu agir en psychologue, mais

en médecin. La mentalité du malade n'est-elle pas chose aussi intéressante pour le thérapeute que le côté physique ?

N'est-ce pas en refaisant un moral aux hystériques qu'on arrive à les guérir définitivement.

Pour nous qui avons fait un an à la Salpêtrière sous la direction de notre vénéré maître le professeur Déjerine, nous savons trop quelle importance s'attache au moral d'un névrosé, pour avoir pu négliger cette étude.

PHYSIOLOGIE PATHOLOGIQUE

S'il est une maladie qui donna naissance à de nombreuses théories, c'est l'hystérie. Les anciens la considèrent comme une maladie organique grossière ; l'utérus est un animal indépendant qui remonte, tourmente, étouffe les femmes nerveuses ; s'il en agit ainsi, c'est qu'il a besoin d'être mis en activité. Conclusion : mariez les hystériques à des hommes drus et forts, le résultat ne se fera pas attendre.

Avec Lewis, Willis et Sydenham, nous arrivons à une théorie plus rationnelle, ils affirment l'origine cérébrale de l'hystérie ; pour eux il s'agit d'une infiltration des cellules nerveuses par la « colluvies serosa », les esprits animaux ou les vapeurs.

Brodie, Briquet en font une névrose, il s'agit pour eux d'un trouble dynamique et non d'une lésion organique. Pour Charcot et Gilles de la Tourette, l'hystérie est une psychose, une maladie mentale. Les uns, comme Möbius, Strümpell, Breuer, Frend incriminent l'état psychique du sujet ; Sollier, les perceptions sensitivo-

sensorielles ; Grasset, le système nerveux tout entier.

Actuellement deux théories se partagent les neuropathologistes : la théorie psychique qui est celle de Janet et la théorie physiologique.

Pour M. Janet « l'hystérie est une psychose appartenant au groupe des maladies mentales par insuffisance cérébrale ; elle est surtout caractérisée par des symptômes moraux ; le principal est un affaiblissement de la synthèse psychologique. » L'hystérique étant incapable de synthétiser toutes ses perceptions, une partie de celles-ci disparaissent du champ de la conscience ; si quelques perceptions font défaut, on a alors les zones d'anesthésie, les amauroses, les stigmates, etc. ; quelques pas encore et nous arrivons au dédoublement de la personnalité ; cette désagrégation du moi n'est pas sans influence sur le développement de l'idée fixe ; chaque perception abandonnée est un rempart de moins contre l'envahissement de cette idée, celle-ci grandit à mesure que le champ de la conscience se rétrécit. Mais si cette théorie explique ce qu'on pourrait appeler les phénomènes négatifs de l'hystérie (paralysie, anesthésie) elle n'en explique pas les phénomènes actifs (crises, suggestions, zones hystérogènes, tremblement, etc.).

Pour MM. Déjerine, Bernheim, les manifestations hystériques dépendent de l'idée, de la représentation psychique.

Dans l'hypothèse physiologique, les auteurs admettent des centres organiques : sensitifs, sensoriels, moteurs, vaso-moteurs, anesthétiques, et un centre psychique où se fait la synthèse de tous les états dynamiques

qui constituent notre personnalité présente ou passée.

Or ces centres peuvent s'engourdir, somnoler par suite d'une influence venue de l'extérieur.

Dès lors les perceptions auxquelles ils président n'arrivent plus au centre d'association ; celui-ci d'ailleurs peut être assoupi à son tour et les différents centres ne communiquent plus entre eux normalement. Dès lors, un double résultat ; d'une part perte d'un certain nombre de perceptions, d'autre part développement anormal des perceptions des centres demeurés sains (hyperesthésie à côté d'anesthésie) ; mais les centres moteurs peuvent aussi être atteints de cette hyperdynamie, par suite de la stéatose d'autres centres, d'où convulsions à côté de paralysies. Ainsi se trouve supprimée l'intermédiaire de l'idée. A l'appui de leur théorie, les physiologistes citent le cas où l'hystérie se trouve superposée à une maladie organique ignorée du malade. Or, disent-ils comment une maladie inconnue pourrait-elle déterminer une idée provocatrice d'accidents hystériques, puisqu'elle n'est pas consciente? N'est-il pas plus simple d'admettre, que la lésion organique a influé sur tel centre sensitif ou moteur, sans passer par l'intermédiaire de l'intelligence. Ainsi s'expliquerait l'influence du traumatisme par exemple.

Une telle hypothèse est séduisante, mais lorsqu'il s'agit d'une maladie semblable à l'hystérie, il faut se défier des solutions simples. Cette théorie écarte l'idée fixe. Or, comment expliquer sans elle ces phénomènes de guérisons presque miraculeux qu'on obtient en agissant fortement sur la mentalité soit par la suggestion,

soit par la psychotérapie ? Si je suggère à un malade l'idée qu'il n'est plus paralysé du membre gauche inférieur, faut-il donc admettre que je réveille le centre des mouvements de cette partie de son corps ; si ensuite je lui suggère qu'il est paralysé du membre supérieur droit, j'ai donc endormi brusquement le centre des mouvements de son bras ? Ceci paraît bien invraisemblable ; comment ici rejeter l'intermédiaire de l'idée ? On a prétendu que l'idée fixe n'était pas quelque chose qui s'implantait dans le cerveau à la façon d'un parasite ; or, nous avons vu à la Salpêtrière, le professeur Déjerine arracher cette idée du cerveau des malades par le raisonnement, la patience, les assauts sans cesse renouvelés ; à travers les récits des malades entendus, nous avons vu cette idée fixe s'implanter lentement, cultivée amoureusement par les malades et devenir si tenace qu'elle semblait indéracinable. La psychothérapie en venait à bout. Comment nier l'influence de l'idée fixe après de pareils exemples ? Les phénomènes de contagion hystérique sont là pour montrer combien l'hystérie est quelque chose de psychique.

Il y a évidemment des phénomènes d'hystéries associés à des maladies inconnues du malade. Mais qu'en sait-on au juste ? Celui-ci peut avoir ressenti de vagues douleurs sans y avoir jamais attribué aucune importance, n'empêche qu'un travail inconscient s'est fait dans son esprit ; un geste machinal du médecin et le malade va localiser son hystérie à l'endroit désigné. D'autre part, il est évident que nous avons une subconsciene des phénomènes organiques qui s'accomplissent

en nous [1]; dans ce domaine des perceptions vagues, l'une d'elles peut remonter à la surface pareille à une bulle d'air ; un lent travail se fait qui aboutit brusquement à l'idée fixe.

Mais pourquoi l'idée fixe va-t-elle s'implanter d'une façon si puissante chez l'hystérique ? Il y a donc en lui une prédisposition, il est donc un terrain destiné à recevoir, à nourrir ce grain jeté là par hasard. Que se passe-t-il chez un sujet en hypnose ? celui-ci est semblable à l'homme qui sommeille, c'est-à-dire inconscient à tout ce qui l'entoure ; que je lui suggère l'idée de lion, et aussitôt sa mémoire lui représentera cet animal ; pourquoi croira-t-il à sa présence réelle ? Parce qu'il ne peut contrôler par l'inspection des objets qui l'environnent la fausseté de sa pensée, il ne voit point qu'il est dans une salle, entouré de personnes rassurées, dans un lieu où les lions n'ont jamais pénétré. L'idée de lion envahit toute son intelligence et il ne peut qu'extérioriser sa sensation ; nous avons tous éprouvé ce phénomène dans nos rêves.

Donc absence de contrôle. Ne se produirait-il pas la même chose dans tous les actes hystériques ? Un hystérique que l'on raisonne et à qui on persuade par autorité ou par arguments qu'il n'est point paralysé ne voit-il pas sa paralysie s'évanouir ?

Les phénomènes hystériques ne ressemblent-ils pas à des erreurs dont on ramène les malades ? Mais d'où vient cette absence du contrôle ? D'un trouble dans l'association des idées puisque tout raisonnement, toute comparaison en dérivent. Les idées, dit Stuart

Mill en substance, s'associent d'autant plus facilement que les objets qu'elles représentent sont associés plus souvent ou d'une façon plus intense. Il est certain qu'elles s'associent aussi d'après leur nature. Mais quelle est la nature des idées de l'hystérique? Il est certain que ces malades ne perçoivent point comme les autres ; leurs réflexes sont exagérées, leurs sensations sont parfois très vives et les agitent plus profondément ; d'autres choses les laissent indifférents. Leurs sentiments sont également anormaux ; ils sont irréguliers, mélangés, trop intenses ou inexistants, comme chez Mme Guyon.

Qu'il y a-t-il d'étonnant dès lors que leurs idées s'associent mal ou d'une façon anormale ?

Troubles de la perception, troubles de l'association, ces deux choses contribuent manifestement à la culture des idées fixes. Nous voilà insensiblement ramenés à la théorie des physiologistes. Pourquoi ne pas admettre comme eux, qu'il est des centres qui s'assoupissent ? cela nous semble tout indiqué pour expliquer l'envahissement de l'idée fixe grâce au rétrécissement du champ de la conscience ; que le centre d'association soit en état d'hypo-activité chez l'hystérique, nous le le concevons fort bien, puisque ce qui nous paraît dominer chez ce malade, c'est un trouble de l'association des idées.

Nous n'irons pas discuter si l'origine de ce trouble est physique ou mentale ; c'est le travail des métaphysiciens, qu'il nous suffise d'admettre qu'il y a deux phénomènes parallèles qui concordent en tous points.

Notre conclusion sera donc celle-ci : les phénomènes hystériques apparaissent grâce à une représentation psychique : celle-ci prend un aussi grand empire chez l'hystérique grâce à l'absence de contrôle qui dérive d'un trouble de l'association d'origine physiologique ou psychique ; ce trouble de l'association se rattache évidemment aux troubles de la réception des sensations chez les hystériques.

BIBLIOGRAPHIE

Gilles de la Tourette. — Considérations sur les ecchymoses spontanées des hystériques.

Estèves. — La fièvre hystérique.

Pierre Janet. — Une altération de la faculté de localiser les sensations (*Société de psychologie physiologique*, mars 1890).

Onanoff. — La perception inconsciente chez les hystériques (*Archives de Neurologie*, 1890).

Binet. — Sur les altérations de la conscience chez les hystériques.

Pierre Janet. — Les stigmates mentaux de l'hystérie.

Charcot. — Leçons cliniques.

Gilles de la Tourette. — Traité de l'hystérie.

Guinon. — Les agents provocateurs de l'hystérie.

Pitres. — Leçons cliniques sur l'hystérie.

Pierre Janet. — État mental des hystériques. Les stigmates mentaux et accidents mentaux.

Russel Reynolds. — Remarkes on paralysis and other disorders of motions and sensations dependant on idea.

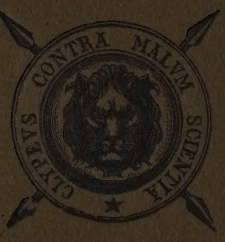
Charcot et Richer. — Les démoniaques dans l'Art.

Platon. — Timée.

Ramisiray. — Pratiques et croyanccs médicales des Malgaches (Thèse de Paris, 1901).

Laignel Lavastine. — L'hypnotisme collectif en Tunisie.
Georges Gasnes. — Centre stéorognostique et centre d'association (*Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*).
Pierre Janet. — Névroses et idées fixes.
Déjerine. — Séméiologie du système nerveux, *in* Bouchard, (Art. Fièvre hystérique).
Marius Carré. — De l'hémoptysie nerveuse.
Debove. — Recherches sur l'hystérie fruste et sur la congestion pulmonaire hystérique.
Mathieu et Milan. — Pituites hémorragiques des hystériques.
Liébault. — Du sommeil et des états analogues considérés surtout au point de vue de l'action du moral sur le physique.
Sollier. — Genèse et nature de l'hystérie.
Grasset. — La théorie psychologique de l'hystérie.
Ballet. — Pathologie mentale.
Crouslé. — Fénelon et Bossuet.
Guerrier. — Mme Guyon, sa vie, sa doctrine, son influence.
Mme Guyon. — Vie de Mme J.-B.-M. de la Mothe-Guion, écrite par elle-même.
— Moyen court.
— Les torrents spirituels.
De Bausset. — Histoire de Fénelon.
Aimé Guillon. — Histoire générale de l'Église pendant le XVIIe siècle.
Phelipeaux. — Relation de l'origine du quiétisme.
Fénelon. — Œuvres complètes ; Réponse à l'écrit intitulé : Relation sur le quiétisme (T. III).
Bossuet. — Remarques sur la Réponse à la Relation.
La Bruyère. — Dialogues sur le quiétisme.
Saint-Simon. — Mémoires.
Mme de Maintenon. — Correspondance générale

Impr. des Facultés A. MICHALON, 26, rue Monsieur-le-Prince, Paris


CLYPEVS CONTRA MALVM SCIENTIA